

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L' Abeille.

9me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 JANVIER 1861.

No. 13.

FABLE.

LA TAUPE ET LA GRENOUILLE.

Une Taupe, un beau jour, tomba dans un fossé,
Au bord duquel la malheureuse,
Sans s'en douter, avait percé.
La voilà dans une eau bourbeuse,
Ne sachant comment s'en tirer.
Une grenouille était à la considérer.
" Ma voisine, aidez-moi, dit la pauvre embourbée.
Daignez venir à mon secours ;
De ce lac où je suis tombée
Vous connaissez tous les détours. "

Grenouille la raillait, se moquait de sa peine.
Il est de ces gens-là, on en voit par centaine ;
Qui n'en rencontre tous les jours ?
Mais loin de répliquer à d'insolents discours,
La taupe fait si bien qu'elle gagne la plaine,
Toute crottée et hors d'haleine.
Notre grenouille, à quelques jours de là
Par un enfant fut poursuivie ;
Or, de se laisser prendre ayant fort peu d'envie,
Prestement elle décala :
Le marmot court, et la voilà,
A travers champs toujours suivie,
Grenouille de sauter et marmot de courir ;
La crainte est d'un côté, de l'autre le plaisir.
Apercevant assez près d'elle
Une ouverture, lestement
La perronelle
S'y blottit... Mais, hélas ! était-ce le moment
De se trouver bien rassurée !
Dans le trou de la taupe elle s'était fourrée !
L'autre arrive, on se reconnaît ;
Dire comment, ce n'est pas nécessaire,
Il suffit que chaque commère
D'un certain jour se souvenait.
" Bannissez votre inquiétude,
Dit la taupe, et ne craignez rien.
Pour le mal qu'on me fait, rendre parfois le bien
Fut toujours ma plus chère étude.
Aux malheureux tous les égards sont dus ;
Ne sortez donc, je vous conjure,
Que lorsque vous serez bien sûre
Que le péril n'existe plus. "

Si l'on nous dit que la vengeance,
Même légère, est douce au cœur que l'on offense.
Sans doute aux repentir son vent nous condamner.
Ah ! parlez-nous de l'indulgence,
De la bonté, de la clémence ;
Il est si doux de pardonner !

FREDERIC ROUVEROY.

DIOGÈNE.

Diogène le cynique, fils d'Isicius, banquier, naquit à Sinope, ville de Paphlagonie, environ la quatre-vingt-onzième olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie avec son père. Isicius fut arrêté, et enfermé dans une prison, où il mourut ; Diogène prit l'épouvante et se

sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé il alla trouver Antisthène, qui le rebuta fort et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogène ne s'étonna point ; il baissa la tête. Frappez, frappez, lui dit-il, ne craignez point ; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple.

Diogène était obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays, et qui ne recevait de secours d'aucun endroit.

Il aperçut un jour une souris qui courait gaillardement de côté et d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, et même sans songer à ce qu'elle mangerait. Cela le consola de sa misère ; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre et de se passer de toutes les choses qui ne seraient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir. Il doubla son manteau, afin qu'en s'enveloppant dedans il lui pût servir de lit et de couverture : il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle ; il ne marchait jamais sans porter tout cet équipage avec lui : mais il ne se servait de son bâton que quand il allait à la campagne, où bien lorsqu'il était incommodé. Il disait que les véritables estropiés n'étaient ni les sourds ni les aveugles, mais seulement ceux qui n'avaient point de besace. Il marchait toujours les pieds nus, sans porter jamais de sandales, pas même lorsque la terre était couverte de neige. Il voulait aussi s'accoutumer à manger de la viande crue, mais il n'en put venir à bout.

Il avait prié une personne qu'il connaissait de lui donner un petit trou dans son logis pour s'y retirer quelquefois ; mais, comme on tardait trop longtemps à lui rendre une réponse définitive, il se servit d'un tonneau, qu'il promenait partout devant lui, et n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, lorsque le soleil

brûlait toute la campagne, il se roulait dans des sables ardents : il embrassait au milieu de l'hiver des statues couvertes de neige, pour s'accoutumer à souffrir sans peine l'incommodité du chaud et du froid. Il méprisait tout le monde ; il traitait Platon et ses disciples de dissipateurs, de gens qui aimaient la bonne chère ; il appelait tous les orateurs des esclaves du peuple.

Il disait que les couronnes étaient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompaient en se formant ; et que les représentations étaient les merveilles des fous. Enfin, rien n'échappait à sa liberté satirique.

Il mangeait, il parlait et se couchait indifféremment dans tous les lieux où il se trouvait. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter, il s'écriait : Ah ! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas !

Il disait souvent : quand je considère ces gouverneurs, ces médecins et ces philosophes qui sont dans le monde, je suis tenté de croire que l'homme par sa sagesse est fort élevé au-dessus des bêtes ; mais, d'un autre côté, lorsque je vois des devins, des interprètes des songes, et des gens que les richesses et les honneurs sont capables d'enfler extraordinairement, je ne saurais m'empêcher de croire qu'il ne soit pas le plus fou de tous les animaux.

Un jour, en se promenant, il aperçut un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main ; Diogène en eut grande honte : Quoi ! dit-il, les enfants connaissent donc mieux que moi les choses dont on se peut passer ? Il tira aussitôt son écuelle de sa besace, et la cassa comme un meuble qui lui était inutile.

Il ne s'attachait qu'à la morale, et négligeait entièrement toutes les autres sciences. Il avait l'esprit vif, et prévoyait aisément tout ce qu'on lui pouvait objecter.

Un jour il se mit à parler sur une manière assez sérieuse et fort utile ; tout le monde passait devant lui sans se mettre en peine d'écouter ce qu'il disait. Diogène s'avisait de chanter ; quantité de gens s'assemblèrent en foule autour de lui : il

leur fit aussitôt une forte réprimande de ce qu'ils accouraient de tous côtés pour bagatelle, et qu'ils ne prenaient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parlait sur les matières les plus importantes.

Il s'étonnait de ce que les grammairiens se tourmentaient si fort pour savoir tous les maux qu'Ulysse avait soufferts, et qu'ils ne faisaient pas attention à leurs propres misères.

Il blâmait les musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instruments, pendant qu'ils avaient des esprits si mal réglés, par où ils auraient dû commencer.

Il reprenait les mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune, et les autres astres, et de ne pas connaître les choses qui étaient à leurs pieds.

Il n'était pas moins irrité contre les orateurs, qui ne songeaient qu'à bien dire, et qui se mettaient peu en peine de bien faire.

Il blâmait fort certains avares qui faisaient paraître un grand désintéressement, qui louaient même les gens qui méprisaient les richesses, et qui cependant ne songeaient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvait rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifiaient aux dieux pour les prier de les conserver en santé, et qui au sortir de la cérémonie faisaient des festins capables de faire crever.

Enfin, il disait qu'il rencontrait bien des gens qui s'efforçaient à se surpasser les uns les autres dans des badineries; mais que personne n'avait d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

—Je me propose, M. le Rédacteur, de continuer au prochain No. cette *large* analyse du petit opuscule d'un des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. Au revoir. F.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 24 JANVIER 1861.

Il a été réservé jusqu'ici à un petit nombre de privilégiés de pouvoir suivre le chant et la psalmodie des longs offices de la semaine sainte: le livre qui les renferme, était assez rare parmi nous et coûtait du reste assez cher; considération importante pour celui dont l'escarcelle fait carême onze mois sur douze.

Un nouvel ouvrage va parer à ces deux inconvénients: la maison A. Coté et Cie. à laquelle nous devons déjà les “ Chants Liturgiques ” vient de compléter en quel-

que sorte son œuvre, en publiant “ L'office de la Semaine Sainte ” noté avec de courtes réflexions sur les principales cérémonies, les Leçons et les Prophéties, la Bénédiction des Saintes-Huiles, le Lavement des Pieds, le *Stabat Mater*, les quatre Passions de St. Mathieu, de St. Marc, de St. Luc, et de St. Jean, et enfin les prières des Stations, du jeudi et du vendredi saints. Avec ce seul petit volume on pourra suivre tous les offices de l'Eglise depuis le Dimanche des Rameaux jusqu'aux Matines de Pâques inclusivement.

Ce livre, nous en sommes sûrs, deviendra le *Vade-mecum* de tous nos confrères qui assistent aux cérémonies de la grande semaine.

Outre qu'un bon nombre pourront s'en assurer la propriété, les autres, moyennant une légère rétribution, s'en procureront à notre bibliothèque, où 150 exemplaires seront déposés.

Le plain-chant, qui depuis quelques mois attire l'attention toute particulière de la Communauté, trouvera dans cette publication un nouveau soutien: plus d'interruption possible; depuis la première fête de l'année jusqu'à la dernière, il nous sera permis de donner à nos chœurs plus de solidité et à la fois plus d'ampleur.

Avouons-le aussi, l'Office de la Semaine Sainte abrégera la longueur des heures que nous passons à l'Eglise, les quatre derniers jours qui précèdent la solennité de Pâques. Hélas! nous sommes si faibles, et les sources de la piété tarissent si vite, qu'il faut chercher tous les moyens légitimes de l'alimenter. Notre attention qu'un rien détourne, qu'un rien affaiblit a besoin de quelque chose pour l'animer et la soutenir. On dit que Ste. Thérèse elle-même, pendant plusieurs années d'épreuve, trouvait très long le temps qu'elle consacrait à l'oraison, et de peur que la lassitude et l'ennui ne lui fissent abandonner cette sainte pratique, elle eut recours à un moyen bien ingénieux que lui suggéra sa dévotion: ce fut de se servir d'un lien pour s'attacher à son prie-Dieu. Pour nous, l'office de la Semaine Sainte, sera ce lien puissant qui nous donnera le recueillement et nous fera trouver bien court ce temps qui autrefois fatiguait un peu notre attention.

UNIVERSITÉ LAVAL.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Jusqu'à présent les étudiants en Médecine, qui n'avaient point pris l'inscription régulière, n'étaient admis à suivre les cours de cette Faculté que pendant deux années. Ils étaient ensuite obligés d'aller ailleurs compléter leurs études médi-

cales et suivre les cours exigés par la loi. Nous apprenons que le Conseil Universitaire vient d'adopter une résolution en vertu de laquelle ils pourront obtenir de M. le Recteur la permission de suivre les cours pendant toute la durée de l'enseignement dans la Faculté de Médecine.

ERRATA.

Par suite de la précipitation avec laquelle le dernier numéro a été mis sous presse, il nous est échappé, dans le texte de la Lettre du P. Biard, quelques fautes, que nous rectifions en faveur de ceux qui tiennent scrupuleusement au texte.

Première col., 11e ligne à *Port-Royal*, lisez *au Port-Royal*.—2e col., 9e ligne, *entendre*, lisez *entend*; 19e ligne, *prendre*, lisez *rendre*; 23e ligne, *au Canada*, lisez *en Canada*.—3e col., 21e ligne *requisse*, lisez *à ce requisse*; 27e ligne, *droict*, lisez *le droict*; 28e ligne, *sans rien*, lisez *sans y rien*; 31e ligne, *l'apres*, lisez *l'après*, 45e ligne, *nous en print*, lisez *nous print*.

NOUVELLES LOCALES.

Mgr. l'Administrateur est de retour à Québec depuis vendredi dernier. Sa Grandeur est beaucoup mieux, sans cependant être parfaitement rétablie.

Le nouveau Maire, Th. Pope Ecr. et les conseillers, dernièrement élus, sont entrés lundi dernier, dans l'exercice de leur charge.

Samedi soir, plusieurs des officiers de la Corporation se sont rendus à la demeure de H. L. Langevin, Ecr. M. P. P., et lui ont présenté un service en argent comme témoignage d'estime et souvenir des rapports qu'ils ont eus avec lui durant les trois années qu'il a exercé les fonctions de Maire.

Mr. Eugène Méthot, un des anciens rédacteurs de *l'Abeille*, a pris la soutane à Rome, le jour de Noël dernier.

DÉCÈS.

A Québec, le 18 du courant, à l'âge de 36 ans et 7 mois, M. Philéas Méthot, de la maison Clinic et Méthot. Il était frère de Monsieur M. E. Méthot, Ptre. du Séminaire.

PREMIERS.

RHÉTORIQUE.

L. Gauthier, en thème latin.

TROISIÈME.

E. Turcot, en explications.

CINQUIÈME.

A. Mercier, en arithmétique.

SEPTIÈME.

C. Garon, en exercices français.

HUITIÈME.

O. Samson, en mémoire.

J. Ballantyne, en analyse grammaticale

—La Cathédrale et la résidence épiscopale de l'Evêque de St. Boniface ont été consumées par un incendie au mois de Décembre dernier ; c'était deux édifices en pierre : le premier avait 100 pieds de long sur 60 de large ; le second 70 pieds de longueur sur 40 de largeur. On n'a pu rien sauver de ce qui appartenait à l'Evêque et aux Missions.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le gouvernement Anglais a envoyé à Napoléon une note énergique, protestant contre l'occupation prolongée de la Syrie par les troupes Françaises. Espérons que loin de céder à la politique égoïste de l'Angleterre, l'empereur continuera de prendre la défense des chrétiens. Il a été décidé qu'à partir du 1 janvier, tout sujet Anglais pouvait entrer et circuler sur le territoire Français sans passeport.

La misère commence à se faire sentir dans les provinces révoltées de l'Italie, comme si cette malheureuse contrée n'avait pas assez à souffrir des maux de la guerre et de ceux que cause la Propagande Protestante, toujours active à semer ses bibles. François II continue à intéresser l'Europe par sa courageuse résistance, et les soldats de Messine et de Gaëte se montrent dignes de leur roi.

De leur côté, les Piémontais ont repris le bombardement de Gaëte et établissent de nouvelles batteries. Les trois cours du Nord ont insisté à Paris pour que l'empereur continuât à François II la protection de sa flotte.

On dit que le comte de Trépani est à la tête du mouvement réactionnaire dans les Abruzés : l'agitation en Sicile va croissant. Une députation était allée demander des garanties à François II qui leur aurait offert une lieutenance sous le prince, son frère, et de plus un parlement.

Le prince de Carignan a été nommé lieutenant du roi de Sardaigne à Naples. Victor Emmanuel est retourné à Turin peu content des dispositions des Napolitains à son égard. Le 23 Décembre les partisans de l'annexion devaient faire une démonstration à Rome dans la basilique de St. Pierre, pendant le chant de l'antienne "O Emmanuel, rex et legifer noster." Mais on a déjoué leur projet en avançant la cérémonie.

Le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, est mort le 2 janvier à son palais de Sans Souci. Il était né le 15 Octobre 1795, et monta sur le trône le 7 juin 1840. Le prince régent, son frère, lui a succédé sous le nom de Guillaume V.

On écrit de Constantinople que l'affaire de la réunion des Bulgares à l'Eglise Ro-

maine est terminée ; l'adresse qui doit être présentée au Souverain Pontife a été solennellement remise au patriarche Catholique Arménien ; celui-ci la fera parvenir à Sa Sainteté.

On dit que Mr. Hayne, le délégué de la Caroline du sud, à Washington, a reçu l'ordre de demander l'évacuation du fort Sumter par les troupes fédérales, et de déclarer que si cette demande était rejetée, les troupes Caroliniennes s'en empareraient de force.

La Géorgie s'est séparée par un vote de 165 contre 130. Les délégués de cet état et ceux de la Caroline du sud, de la Floride, de l'Alabama et du Mississipi s'assembleront à Milledgeville pour instituer un gouvernement fédéral, et envoyer des ministres auprès des cours étrangères pour y négocier des traités. Si ce projet se réalise, on ne pourra plus conjurer la désunion.

Le général Scott travaille activement à mettre Washington en état de défense : des airs privés de cette ville, nous apprennent qu'elle est beaucoup plus en danger d'une attaque des bandes armées du Sud qu'on ne l'avait d'abord pensé.

LETTRE DU R. P. BIARD

Écrite au R. P. Christophe Baltazar, Provincial de la Province de France, du Port-Royal en la Nouvelle-France.
10 juin 1611.

(Suite.)

Eschappés de là, nous relaschâmes à Hyrnice et depuis à Niéport ; en quoy nous consumâmes 18 jours. Le 16. de fevrier, premier jour de caresme, vn bon norouest s'élevant, nous donna moyen de partir, et nous accompagna jusques hors de la Manche. Ors ont accoustumé les mariniers, venant à Port-Royal, de ne point prendre la droite route des isles Ouessants jusqu'au Cap de Sable, ce qui abregeroit beaucoup le chemin, car en cette façon, de Dieppe à Port-Royal, n'y auroit qu'environ mil lieuës ; ains leur coustume est de descendre vers le Sud jusqu'aux Açores, et de là tirer au grand banc, pour du grand banc, selon que les vents se presentent, viser au Cap de Sable, ou bien à Campseaux, ou bien autre part. Ils m'ont dict que pour trois raisons ils descendent ainsi aux Açores : la premiere pour esviter la mer du nord, qui est fort haute, disent-ils ; la seconde, pour s'ayder des vents du sud, qui vontiers reignent le plus ; la troisieme, pour assurer leur estime : autrement il est difficile qu'ils se reconnoissent et dressent leur voyage sans erreur. Mais nulle de ces causes a eu effet quant à nous, qui neantmoins avons suivy cette cous-

tume : non la premiere, parce que nous avons experimenté tant de tempestes et la mer si rude, que je ne pense pas y avoir beaucoup de gain, nort ou sud, sud ou nort ; non la seconde, parce que souvent, quand nous voulions le Sud, le Nort souffloit, et à retours ; non enfin la troisieme, d'autant que nous ne pusmes point voir ces Açores, quoyque nous fusions descendus jusqu'à 39. degrez et demy. Ainsi toute l'estime de nos conducteurs s'embrouilla, et nous n'estions pas encore aux Açores du grand banc, quand aucuns opinoient que nous l'eussions desjà passé.

Le grand banc aux Moluës n'est pas, comme j'estimois en France, quelque banc de sablon ou terre qui apparaisse hors de la mer, ains est une grande lisiere de terre sous l'eau à 35, 40 et 45 brasses, large en quelques endroits de 25 lieuës. On l'appelle banc, parce que c'est là premierement où, venant des abismes de l'océan. l'on trouve terre avec la sonde. Or, sur le bord de ce grand banc, les vagues sont ordinaire fort furieuses trois ou quatre lieuës durant, et ces trois ou quatre lieuës on appelle les Açores.

Nous estions environ ces Açores le mardy de Pasques, quand nous voicy en prouë notre ennemy conjuré, l'Ouest, avec telle furie et opiniastreté, que peu s'en fallut que nous ne périssions. De huit jours entiers, il ne nous donna relasche, adjoustant à sa malice le froid et souvent la pluie ou la neige.

Naviger en ce trajet de la Nouvelle-France, si dangereux et si aspre, principalement en petits vaisseaux et mal munitionnez, est vn sommaire de toutes les miseres de la vie. Nous n'avions repos ni jour ni nuict. Si nous pensions prendre nostre refection, nostre plat subitement eschappoit contre la tête de quelqu'un ; vn autre tomboit sur nous, et nous contre quelque coffre, et tournebouillions avec d'autres pareillement renversez ; nostre tasse se versoit sur nostre liet, et le bidon dans nostre seing, ou bien vn coup de mer mandoit nostre plat.

Monsieur de Biancourt m'honoroit de tant, que je conchois dans sa chambre. Vne belle nuict ainsy qu'estant au liet nous pensions prendre quelque repos, voicy qu'un gentil et hardy coup de mer, qui faussa les fermetures de la fenestre, la rompt et nous vient couvrir bien hantement ; autant en eusmes nous vne autre fois de jour. En outre, le froid estoit si violent, et l'a esté plus de six semaines durant, qu'à peine nous sentions nous d'engourdissement et de gel. Le bon Pere Masse a pati beaucoup. Il a demeuré quelques quarante jours malade, sans manger que bien peu, et quasi sans bouger du

lict ; encore vouloit il jensner avec tout cela. Après Pasque, il meliora tousjours Dieu mercy de plus en plus. Pour moy, j'estois gaillard, quand mesme plusieurs des matelots se rendoient, et la Dieu grace je n'ay jamais tenu le lict pour mal que j'eusse.

Eschappés des tourmentes, nous entrâmes dans les glaces sur les acores du banc, degréz du nort 46. Aucunes des glaces sembloient des isles, autres des petits bourgs, autres des grandes églises ou dômes bien haults, ou superbes chasteaux; toutes flottoient. Pour les esviter, nous prismes au sud; mais ce fut tomber, comme l'on dict, de Charybdis en Sylla, car de ces haults rochers, nous tombâmes en un pavé de basse glace, la mer en estant toute couverte autant que la vue pouvoit porter. Nous ne savions en passer; et, n'enst esté la hardiesse de M. de Biancourt, nos mariniers demeuroient sans expedient; mais il fit passer outre, non obstant le murmure de plusieurs, par où la glace estoit plus rare, et Dieu, par sa bonté, nous assista.

Le 5 de may, nous descendîmes à Campceau, et eusmes le moyen d'y celebrer la sainte messe après tant de temps, et nous sustenter de ce pain qui nourrit sans defaut, et console sans fin. Depuis, nous costoyâmes terre jusqu'à Port-Royal, et y sommes arrivés à bons et heureux auspices le saint jour de Pentecoste de bon matin, sçavoir est le 22 de may (6), jour auquel le soleil entre dans les Jumeaux. Nostre voyage avoit duré quatre mois.

Il n'est possible d'exprimer l'ayse que reçurent de nostre arrivée Monsieur de Potrin court et les siens, lesquels, durant tout cet hyver, se trouvèrent en de très-grandes necessités, comme je vous vais declarer.

Monsieur de Potrin court avoit accompagné son fils revenant en France sur la fin de juillet 1610, et y estoit venu jusques au port Saint Jean (7), autrement dict Chachippé, distant du Port-Royal 70 lieues est et sud. Revenant et ayant redoublé le Cap de Sable, se trouvant en la baye courante, accablé de fatigues, il fut contraint de ceder le gouvernail pour un peu dormir, donnant mandement à celui qui succedoit de suivre toujours terre, jusq'au plus profond de la Baye. Ce successeur, ne sçay pourquoy, ne suyvit pas le commandement, ains peu de temps après changea, et abandonna terre.

(6) Voyez la note 1. Le P. Charlevoix les fait arriver le 12 de juin; Champlain aussi, et il ajoute "le jour de la Pentecôte," ce qui ne peut être, comme nous l'avons vu.

(7) Lescarbot dit: "Son père le conduisit jusques au port de la Hève, a cent lieues loin, ou environ de Port-Royal." Ce qui donnerait à entendre que Chachippé, Port Saint-Jean et la Hève sont une même chose.

Le sauvage Membertou, qui suyvoit dans sa chaloupe, fut estonné de cette route; neanmoins, n'en sçachant pas la cause, n'en imita pas l'exemple, et si n'en dit rien. Aussi arriva-il bientost à Port-Royal, là où (8) M. de Potrin court erra par six semaines en danger de se perdre; car le bon seigneur, s'estant esveillè, fut bien esbahy de se veoir en pleine mer, à perte de terre, dans une chaloupe. Il avoit beau regarder son cadran, car ne sçachant quelle route son gentil gouverneur avoit tenu, il ne pouvoit deviner ni où il estoit, ni où il convenoit adresser. Un autre mal, sa chaloupe ne pouvoit aller à la boutine (9), ayant esté, ne sçay comment, brisée par les flancs. Ainsi, voulust-il ou non, il estoit nécessité à prendre toujours vent derriere.

Un tiers inconvenient et grief, ils n'avoient de vivres. Neantmoins, c'est un homme qui ne se rend pas facilement, et bonheur l'accompagne. Donc, en cette perplexité de route, il se determina heureusement de prendre au nord, et Dieu lui envoya ce qu'il souhaitoit, un favorable Sud. Contre le mal de la faim, sa prudence luy servit; car il avoit chassé et gardé certain nombre de cormorans (10). Mais quel moyen de les rotir en une chaloupe, pour les manger et garder? De bonne fortune, il se trouva avoir quelque planche, sur laquelle il dressa un foyer, et ainsi rotit son gibier, à l'ayde duquel il arriva à Pentegouët, anciennement la Norembegue, et de là aux Etechemins, puis à l'emboncheure du Port-Royal, où, par desastre, il peusa faire naufrage.

Il faisoit obscur quand il se trouva en cette entrée, et ses gens commencerent à luy contredire, niant assurément que ce fust l'emboncheure du Port-Royal. Luy ouït volontiers les opinions de ses gens, et malheur qu'encore les suyvit-il, et ainsy prenant en bas de la Baye Françoise, il s'en alla roder bien loing à la mercy des vents et des marées. Cependant ses gens estoient bien en peine au Port-Royal, et jà quasi tenoient-ils pour tout assuré qu'il fust peri; à cela aydoit le sauvage Membertou, qui affirmoit luy avoir veu prendre vers la mer à perte de vue; d'où l'on inferoit, comme l'on croit autant facilement ce que l'on craint comme ce que l'on ayme, que puisque tels ou tels vents avoient régné, il estoit impossible qu'avec une chaloupe, il eust peu eschapper. Et jà traitoit-on du retour en France. Or bien esbahis, et ensemble bien joyeux furent-ils, quand ils

(8) Tandis que.

(9) Aller à la boutine, c. a. d. tenir le plus près du vent.

(10) Le cormoran est un oiseau du mer, qui a le cou fort long, les pattes très-hautes, et qui vit de poisson.

virent leur Thésée revenu de l'autre monde; ce fut six semaines après son depart, au même temps que M. de Biancourt arrivoit en France, le retour duquel estoit attendu à Port-Royal pour tout Novembre de la même année 1610. Mais on fut bien estonné, quand non seulement on ne le vit pas à Noël, mais aussi on perdit espérance, à cause de l'hyver de le revoir avant la fin d'apvril ensuivant.

Cette fut raison pour quoy on se retrancha de vivres; mais ce retranchement profitoit peu, d'autant que le Sieur de Potrin court ne rabattoit rien de ses liberalités vers les Sauvages, craignant les aliener de la foy chrestienne. C'est un seigneur vrayment liberal et magnanime, mesprisant toute recompense des biens qu'il leur fait; de maniere que les Sauvages, quand par fois on leur demande pourquoy ils ne lui redonnent quelque chose pour tant de biens qu'il leur fait, out de coutumes de resprendre malicieusement: *Endries ninan metaij Sagamo*: c'est-à-dire, Monsieur ne se soucie point de nos peaux de castor. Neantmoins ils envoyaient par fois quelques pieces d'ornagac, qui aydoient a toujours gagner le temps. Or, bon moyen pour espargner, voicy que, l'hyver venu, leur moulin se glace, et n'y avoit moyen de faire farine. Bon pour eux, qu'ils trouverent provision de pois et febves; cette fut leur manne et ambrosie sept semaines durant.

Là estoit venu Apvril, mais non pas le navire, et lors le moulin eut beau se glacer, car aussi bien n'y avoit il rien pour la tremye. Que fera on? la faim est un meschant mal. On se met à pescher sur eau, et fouiller sous terre: sur eau, on eut des esplans (11) et du harang; sous terre: on trouva de fort bonnes racines, qu'on appelle *chiquesi* (12), et abondent fort en de certains endroits.

(11) Ou éplan, pour éperlan. Dans tout le Canada, on dit encore aujourd'hui *éplan*, comme le P. Biard, en dépit de tous les dictionnaires.

(12) La Relation imprimée porte *chiquebi*.

(A continuer.)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse M. A. Thérien.
A Notre Dame de Levy . . . M. E. Clément.
A la Petite-Salle M. L. Langis.

Chez les Externes. MM. { P. Doherty.
{ Chs. Baillargeon.
GEORGES ROY, Gérant